

I. Qu'est-ce que le moi ?

1. Peut-on parler de nature humaine ?

« Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »

« Du Repentir », III, 2, 35

Idée



L'individu n'est pas un cas particulier d'un universel posé en soi, la nature humaine, qui serait la vérité de l'homme. Chaque homme se définit néanmoins comme un être absolument singulier, même s'il s'inscrit dans une condition commune aux autres hommes.

Contexte

Dans la philosophie platonicienne, l'homme est pensé comme une Idée inaltérable et universelle, une essence de laquelle participent tous les individus humains, les différences qui existent entre eux ne relevant que d'accidents contingents. Pour Montaigne, partir de l'essence pour définir les hommes, c'est prendre les choses à l'envers, car ce que nous pouvons prétendre appréhender le mieux, ce sont les hommes tels qu'ils se donnent à voir concrètement. Dès lors, ont-ils quelque chose de commun qui nous permette de les définir ? La question est ici celle de l'articulation de l'universel et du particulier dans la perspective de l'élaboration d'une vie authentique et singulière.

Commentaire

On ne peut manquer de constater que les hommes sont empiriquement très différents. Montaigne se réfère notamment à Pline et Hérodote qui rapportent qu'il y a des espèces d'hommes en certains endroits du monde qui n'ont pas beaucoup de ressemblance avec nous. Nos descriptions sur la nature humaine peuvent dès lors s'avérer fausses. En effet, nous avons tendance à procéder de manière erronée puisque nous généralisons indûment à partir de ce que nous connaissons. Nous universalisons des types particuliers d'hommes à partir de ceux qui nous entourent, auxquels nous sommes habitués et nous en faisons la norme et la mesure des autres. Cela conduit à deux impasses : d'un point de vue épistémologique, nous posons arbitrairement des définitions que nous voulons universelles mais qui ne peuvent pas l'être. En effet, comment induire de l'expérience limitée que nous avons des hommes à un concept totalisant d'humanité ? D'un point de vue moral, nous semons les ferments de l'intolérance : vouloir lisser les traits de l'humanité sous les mêmes principes, les nôtres, c'est courir le risque de refuser tout ce qui est autre. La découverte du Nouveau Monde a engendré des débats et controverses (celle de Valladolid en 1527 est certainement la plus connue) sur la question de savoir si les Indigènes d'Amérique étaient vraiment humains ou si, à l'inverse, il était possible de les traiter comme des animaux ou des esclaves à la disposition des Conquistadores.

Nous nous faisons des idées générales des hommes, sur ce qu'ils sont et ont été, dans les faits, mais nous ne pouvons pas en induire en droit une vérité unique, absolue et universelle. C'est pourquoi, il semble mal venu de juger l'individu à partir d'une sorte de modèle de ce que devrait être l'homme. Si les philosophes avaient la « science de l'homme », ils se seraient mis d'accord sur ce qui lui est bon, ce qui est loin d'être le cas. « Vu la naturelle instabilité de nos mœurs et de nos opinions, il m'a semblé que les bons auteurs mêmes, ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une solide et constante contexture » (II, 1, 14). Fixer une définition stable de l'homme n'est pas envisageable, puisqu'aucune constance ne semble possible à dégager chez les individus.

Impossible donc de parler d'essence ou de vérité de l'homme. En revanche, puisque tous les hommes ont leur part de souffrance, de plaisir, de maladie, de vie amicale,... ils participent d'une même « condition », la condition humaine. Chacun la vit de manière singulière, selon sa « nature » propre. La nature n'est pas, en ce sens, le fond invariant à tous les hommes, mais au contraire un principe différenciant et singularisant. Les éléments de la condition humaine (la mort, la vieillesse, l'amour,...) sont ce à partir de quoi chacun élabore son existence à sa manière. Il ne s'agit pas de former les hommes à partir d'un idéal exemplaire, mais de laisser la liberté à chacun de se former soi-même, en restant fidèle à soi dans ses choix.

Dès lors, pourquoi Montaigne publie-t-il ses *Essais* et pourquoi évoque-t-il souvent des grands hommes comme Socrate, Caton, Épaminondas ? L'idée n'est pas de se façonner en prenant modèle sur autrui, quand bien même c'est un « patron » excellent, pour s'identifier à lui et lui ressembler. À propos d'une réflexion sur son irrésolution constante, Montaigne précise ceci : « chacun à peu près en dirait autant de soi, s'il se regardait *comme moi* » (II, 12, 344). Cela ne signifie pas que le lecteur fasse ou soit comme lui, mais que, comme lui, il soit amené à réfléchir sur qui il est et ce qu'il veut être. Ici, comme c'est le cas avec Socrate dans le chapitre III, 12 (De la Physionomie), Montaigne constitue, pour le lecteur, un modèle à suivre non pas pour parvenir à lui, mais pour parvenir à soi.



Vocabulaire

Essence/Accident/Existence : Par opposition à accident, l'essence est ce qui constitue la nature permanente d'un être, indépendamment de ce qui lui arrive ; en ce sens, proche de « substance ». Par opposition à existence, ce qui constitue un être, ce qui le définit en soi, indépendamment du fait qu'il existe ; en ce sens proche de « concept ».

Participation : Théorie mise en place par Platon qui consiste à penser que chaque réalité sensible participe d'une réalité intelligible (le lit existant participe de l'Idée de lit). En ce sens, le sensible entretient avec l'intelligible un rapport de copie à modèle mais surtout celui-là procède de celui-ci

Portée

Au milieu du xx^e siècle, Sartre remettra également en question l'idée de nature humaine. L'homme est cet être pour qui «l'existence précède l'essence», c'est-à-dire qu'il est d'abord et qu'il se définit ensuite, par ses choix, ses actes, ses engagements. L'homme ne peut pas se définir à partir d'une essence préétablie, ce serait ruiner sa liberté et sa responsabilité. En ce sens, l'existentialisme sartrien est un athéisme puisque l'homme n'a pas à se conformer à ce qu'il est censé être, à ce qu'un Dieu ou une religion aurait décidé pour lui quant à ses valeurs. «Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir» (*L'existentialisme est un humanisme*).

2. Le moi a-t-il une identité fixe ?

« Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chaque pièce, chaque moment, fait son jeu. Et se trouve autant de différence de nous à nous-mêmes, que de nous à autrui. »

« De l'Inconstance de nos actions », II, 1, 21

Idée



Le moi n'est pas un pur esprit inaltérable qui porte sur le monde un regard extérieur ; c'est un assemblage de parties qui évoluent sans cesse, d'émotions, de ressentis, de jugements en perpétuelle interaction avec le corps, qui ressemble à une sorte de kaléidoscope dont certaines faces obscures se laissent parfois mystérieusement entrapercevoir.

Contexte

« Connais-toi toi-même ! », la formule est célèbre. Elle est inscrite sur le fronton du temple de Delphes et rappelle certainement à celui qui y entre qu'il n'est qu'un homme et qu'il ne doit pas outrepasser les limites de sa condition. Lorsque Socrate reprend cet adage, c'est pour inviter l'homme à ne pas se préoccuper uniquement de ce qui l'entoure, la nature, et à revenir à soi pour réfléchir sur ce qui fait son excellence. Connais-toi toi-même, tel pourrait aussi enfin être l'ambition de Montaigne qui cherche, par les *Essais*, à se peindre dans toute sa simplicité et son authenticité. Mais peut-on parvenir à identifier clairement ce moi dont on cherche à faire le portrait ?

Commentaire

On pourrait imaginer que si le monde est en perpétuelle mutation, il n'en demeure pas moins que je reste comme un point fixe au milieu du tourbillon des choses, un élément stable qui, par sa permanence, est capable de prendre acte des diverses mutations mondaines. Mais pour Montaigne, le moi n'est pas une âme identique à elle-même et épargnée par le devenir. « À jeun je me sens autre qu'après le repas : si ma santé me rit, et la clarté d'un beau jour, me voilà honnête homme : si j'ai un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfrogné, mal plaisant et inaccessible » (II, 12, 343). L'absence d'unité et de stabilité du « moi » est fortement corrélée aux altérations du corps : tarauté par la faim ou la douleur, il est difficile d'avoir les idées claires et ambitieuses et à l'inverse, dans les moments de pleine santé, mon énergie est vivifiante et porteuse de mille projets. D'un instant à l'autre, « les traits de ma peinture [...] se changent et se diversifient » (III, 2, 34). La peinture montaignienne est donc davantage une entreprise diachronique que synchronique. C'est une sorte d'esquisse que Montaigne retouche sans arrêt, au fil des heures, des jours, des années sans nécessairement effacer les premiers traits, même s'ils ne sont plus très ressemblants. Les changements qui (s')opèrent en lui sont liés au hasard (les rencontres, les maladies... qui ne dépendent pas de notre volonté) mais aussi à des changements délibérés. Les *Essais* sont le registre de ces opérations, de « ces divers et muables [événements], et d'imaginations irrésolues. Et [le cas échéant], contraires : Soit que je sois autre moi-même : Soit que je saisisse les sujets, par autres circonstances, et considérations » (35). Mes jugements sur un même objet peuvent varier d'un moment à un autre, d'une époque à une autre. C'est d'ailleurs assez frappant concernant le rapport de Montaigne à la mort. Alors que dans le chapitre 20 du livre I (« Que philosopher, c'est apprendre à mourir »), Montaigne insiste surtout sur le fait qu'il faut s'habituer à l'idée de la mort et l'avoir sans cesse à l'esprit pour apprendre certes à mourir, mais surtout à mieux vivre, sa position change quelques années plus tard lorsqu'il écrit le troisième livre des *Essais* : inutile de penser à la mort et de s'angoisser, elle arrivera bien un jour. Ces modifications sont liées au fait que je change et que les choses elles-mêmes changent ou que je les vois sous des angles nouveaux.

Le plus troublant dans cette peinture du moi, ce n'est pas tant les contradictions que l'on peut expérimenter en soi, que le fait que certains traits apparaissent sur le tableau qui ne semblent pas délibérément

venir de soi et dans lesquels on ne se reconnaît pas forcément : « il se fait mille agitations indiscretes et casuelles [intempestives et accidentelles] chez moi » (II, 12, 343). Montaigne expérimentera ces profondeurs étonnantes du moi lors d'une chute de cheval qui le plongera quelques heures dans le coma. On lui racontera qu'alors qu'il était inconscient, il a agi, parlé, donné des instructions. Il aurait notamment ordonné qu'on remette un cheval à sa femme qui avait du mal à marcher sur le chemin du retour. « Il me semble que cette considération dût partir d'une âme éveillée, [quand bien même je ne l'étais pas] : c'étaient des pensements vains en nue [des pensées vagues et inconsistantes], qui étaient [produits] par les sens des yeux et des oreilles : ils ne venaient pas de *chez moi*. » (II, 6, 73). Or qu'est-ce que ce moi qui parle, mais qui ne vient pas de chez soi ?



Vocabulaire

Diachronique : Qui désigne l'évolution de faits ou d'événements dans le temps.

Synchronique : Qui désigne des événements ou des faits simultanés.

Portée

« Le moi n'est pas maître chez soi » ou « dans sa propre maison », écrira Freud en 1917 dans *l'Introduction à la psychanalyse*, en reprenant la même métaphore. L'idée, présente dans ces quelques pages de Montaigne, que notre esprit puisse être constitué d'autre chose que la conscience se trouve développée par Freud ; il poussera encore plus loin l'intuition montaignienne qui consiste à abandonner l'idée d'une unité du sujet, en montrant que le sujet est radicalement divisé entre sa conscience et son inconscient. L'inconscient est dès lors conçu comme une partie autonome de notre psychisme. La psychanalyse conduira par ailleurs à abandonner l'idée d'un sujet libre et maître de lui-même. Le sujet est influencé par ses représentations inconscientes, c'est-à-dire par des représentations qui sont en lui sans qu'il les connaisse. Pour le dire autrement, la notion de sujet n'apparaît plus que comme une fiction ou une illusion qui permet de donner une unité à des processus disparates.

3. Peut-on jouer à être autre que soi-même ?



Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre [parce que nous ne comprenons pas] l'usage des nôtres : et sortons hors de nous, pour ne savoir quel il y fait [faute de savoir quel nous est propre]. Si avons-nous beau [Aussi est-il vain de] monter sur des échasses, car sur des échasses faut-il marcher de nos jambes. Et au plus élevé trône du monde, si ne sommes assis [nous ne sommes pourtant assis] que sur notre cul.



« De l'Expérience », III, 13, 481

Idée



L'homme est un être éternellement insatisfait. Il s'imagine parfois vivre mieux en échappant à ce qui l'arrime à sa condition et en se hissant à une position plus élevée ou plus admirée. Or, pour Montaigne, loin de se trouver soi-même pour vivre pleinement sa vie, c'est la meilleure manière de se perdre. Il est dès lors nécessaire de savoir revenir à ce qui fait de nous ce que nous sommes, simplement et loyalement, à savoir notre jugement.

Contexte

Dans *De la Tranquillité de l'âme* (X, 5), Sénèque utilise une métaphore, reprise par Montaigne dans le chapitre III, 10 (De ménager sa volonté) : *Mundus universus exercet histrionam* (« Le monde entier joue la